

OMBRES NOIRES

MARIN LEDUN

En douce



En douce

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Ombres Noires & J'ai lu

Au fer rouge

L'homme qui a vu l'homme (Prix Amila-Meckert 2014)

Dans le ventre des mères (Prix virtuel du polar 2013)

Autres éditeurs

Comme un crabe, de côté, Les Petits Polars du Monde, 2014

No more Natalie, In8, « Polaroid », 2013

Que ta volonté soit faite, Les Petits Polars du Monde, 2013

Les visages écrasés (Trophée 813 du meilleur roman francophone 2011 ;

Grand prix du roman noir 2012 du Festival international du film policier de Beaune ; Prix des lecteurs du Festival de polar de Villeneuve-lès-Avignon), Le Seuil, « Roman noir », 2011

Zone Est, Fleuve Noir, « Thriller », 2011

La guerre des vanités (Prix Mystère de la critique 2011), Gallimard, « Série Noire », 2010

Un singe en Isère, Baleine, « Le Poulpe », 2010

Le cinquième clandestin, La Tengo, « Mona Cabriole », 2009

Marketing viral, Au Diable Vauvert, 2008

Modus operandi (Prix Plume Libre 2008), Au Diable Vauvert, 2007

Jeunesse

Luz, Syros, « Rat Noir », 2012 ; J'ai lu, 2016

Interception (Prix Cognac 2013), Rageot, 2012

Un cri dans la forêt (1^{re} édition : 2010), Syros, « Souris Noire », 2012

Liquidation totale (roman-jeu), sous le pseudonyme d'Erik Vance, Solar, 2011

Essais

La vie marchandise, coécrit avec Bernard Floris, La Tengo, 2013

Pendant qu'ils comptent les morts, coécrit avec Brigitte Font le Bret et Bernard Floris, La Tengo, 2010

La démocratie assistée par ordinateur, Connaissances & Savoirs, 2005

Pièces radiophoniques

Finir le travail, France Inter, 2015

Comme un crabe, de côté, France Culture, 2014

La cigarette, France Culture, 2013

Que ta volonté soit faite, France Culture, 2013

Fractale (France Culture, 2010), La Tengo, « Pièces à conviction », 2011

Marin Ledun

En douce

ROMAN

OMBRES NOIRES

Ouvrage publié sous la direction de Caroline Lamoulié

© Marin Ledun, 2016.
© Ombres Noires, 2016.
ISBN : 978-2-0813-8986-1

À Coco.

« Dieu, c'est un gus avec le froc aux chevilles, qu'elle a dit, Dieu c'est une braguette ouverte. »
Harry Crews, *Le chanteur de gospel*, 1968

« Il consentit finalement à ouvrir la bouche : je sais ce que tu veux dire. Mais ce n'est pas moi qui suis bizarre, ce sont les autres, tellement que je n'arrive pas à comprendre comment ils font. Même quand j'ai une vie normale, une vie de tous les jours, j'ai quand même l'impression d'être un martien. Les gens sont tellement différents de moi, ça me donne le vertige. »
Soji Shimada, *Tokyo Zodiac Murders*, 1987

« Heureusement, il ne se passa rien. Cet homme que tu avais aimé avec passion, tu ne le verrais plus. Et, bientôt rendue à ta lucidité, tu te demandas comment tu avais pu croire *un seul instant* qu'il quitterait femme et enfants pour toi, alors que tous les matins chaque salarié garait son véhicule à la même place sur le parking de l'entreprise ainsi que le voulait, non pas le règlement, mais le pouvoir de l'habitude. »
Sophie Divry, *La condition pavillonnaire*, 2014

Le 14 juillet 2015, à vingt-trois heures, les terrasses des bars-restaurants et les lampadaires de Begaarts-plage s'éteignirent. Les étoiles apparurent comme par enchantement.

Simon Diez portait un jean et une chemise blanche. Trente-sept ans, cheveux coupés court, mains calleuses et muscles saillants. Sa carrure était impressionnante.

Il avait repéré la femme dès son arrivée sur la place d'où serait tiré le feu d'artifice. Il l'avait aussitôt reconnue. Elle jouait au Solitaire et au Bingo tous les vendredis matin, à l'heure où il buvait une pression au comptoir du bar-tabac de la rue du Général-Leclerc avant de prendre son service à la société de travaux forestiers pour laquelle il travaillait depuis plus de quatre ans. Un sourire incrédule se dessinait sur ses lèvres lorsqu'elle perdait. Elle boitait et son parfum était légèrement vanillé.

C'était tout ce qu'il avait besoin de savoir.

Bang ! Bang ! Bang !

Simon capta son regard de braise à l'instant précis où les premières fusées grimpèrent en sifflant dans les airs avant d'exploser au-dessus de l'océan Atlantique. Vingt-cinq mille visages ébahis s'illuminèrent simultanément d'or et d'argent. Il y eut un brusque mouvement de

foule quand les badauds se pressèrent en masse contre les barrières installées dans l'après-midi par les services municipaux.

La femme frissonna de plaisir et se détourna pour profiter du spectacle. Bousculé par un groupe d'adolescents braillards, Simon la perdit de vue au milieu des « Oh ! », des « Ah ! » et des flashes de lumière.

Les artificiers se surpassèrent.

Le ciel s'embrasa.

Pendant vingt minutes, le crépitement des pétards couvrit les cris de joie des spectateurs et le grondement des vagues derrière les dunes. Le vent soufflait en continu, rabattant nuages de fumée et cendres encore rougeoyantes du côté des résidences locatives de la partie sud de la ville – par miracle, aucun départ de feu à déplorer. Simon ne leva même pas les yeux. Il se fraya un chemin en direction des barrières, espérant repérer la fille du premier coup.

Un couple de retraités béats se trouvait à présent à l'endroit où elle lui était apparue. Sur sa droite, un gamin de quatre ou cinq ans aux joues écarlates s'agrippait de toutes ses forces au cou de son père en hurlant de terreur. La mère tentait vainement de lui coller dans les mains un ballon gonflable à l'effigie de Mickey Mouse pour le calmer. À gauche, de jeunes touristes espagnoles, tee-shirts blancs *I love N.Y.*, débardeurs échanrés et smartphones brandis en guise d'étendards, s'égosillaient en prenant des photos. Simon balaya la place des yeux.

La femme s'était volatilisée.

Simon se demanda s'il avait rêvé. Il s'assit sur un plot, sortit une Camel Blue Light de son paquet et fit

claquer son Zippo. Au-dessus de lui, épilogue et bouquet final, version tirs de mortier et artillerie lourde.

Bang ! Bang ! Bang !

La foule retint son souffle, puis les gens autour de lui se mirent à siffler et à applaudir. L'obscurité retomba sur la plage, le gamin dans les bras de son père hurla de plus belle, Mickey tira sa révérence, s'envola pour de bon et disparut dans la nuit, l'électricité fut rétablie. Simon tira deux bouffées sur sa cigarette, la jeta à ses pieds et l'écrasa du talon. Quand il se redressa, la femme était plantée devant lui, mains calées sur les hanches et moue interrogative.

Il prit son temps pour se lever, le souffle coupé.

Nom de Dieu !

Elle n'avait d'yeux que pour lui.

En chair et en os à moins d'un mètre, c'était encore mieux que ça : la quarantaine, un mètre soixante, une longue chevelure châtain teinte au henné, sans autre artifice qu'un bracelet en toc, un sac minuscule, une robe moulante vert pomme et, à la naissance de la poitrine, un entrelacs de veines bleutées, fines et hypnotiques, qui couraient sous sa peau translucide.

Simon alluma deux cigarettes et lui en tendit une qu'elle accepta. Il chercha ses mots trop longtemps pour que ça paraisse naturel.

Il demanda :

— On s'est déjà croisés, non ?

Elle acquiesça en pinçant les lèvres, d'un air narquois. Elle indiqua du menton la scène, à l'autre bout de la place, coincée entre un bar à tapas et un immeuble de quatre étages. Du plus pur style balnéaire : spots

multicolores, collection de boules à facettes, DJ à lunettes de soleil Gucci et musique à fond.

Elle dit :

— Emmène-moi danser.

Une fraction de seconde, Simon la visualisa en nage, le tissu de sa robe trempée de sueur moulant à la perfection les courbes de son ventre et de ses cuisses. La scène se déroulait plus tard, aux alentours de deux heures du matin. La piste bondée et la température dépassaient les trente degrés. La tête légèrement penchée sur le côté, la femme le fixait, lui, l'air de dire : « Cette nuit, le grand type de quatre-vingt-dix kilos de muscles à la chemise blanche veille sur moi. Uniquement sur moi. »

Simon répondit :

— Tout ce que tu veux.

*

La femme se présenta. Elle s'appelait Émilie. Elle lui murmura à l'oreille :

— Et toi ?

Il ne répondit rien. Elle grimaça. Simon rit et lui prit la main. Ils fendirent la foule et gagnèrent le centre de la piste. Émilie dansa jusqu'à épuisement, comme si elle n'avait jamais boité. Elle se colla à Simon et lui lança des œillades, toute la soirée. Simon l'observait tourbillonner autour de lui. Émilie semblait possédée par le diable. Les lumières stroboscopiques rendaient ses mouvements saccadés et envoûtants.

Quand la musique s'éteignit, aux alentours de trois heures du matin, elle insista pour que Simon la

raccompagne chez elle. Il protesta pour la forme. Il imaginait quelque chose de plus expéditif. Il se voyait déjà la peloter sur la banquette arrière de sa voiture. Il expliqua qu'il embauchait à six heures du matin. Elle fit la moue. Elle le supplia du bout des lèvres. Simon repéra la petite leur amusée dans ses yeux signifiant qu'elle savait qu'il céderait.

Elle minauda :

— Tu ne vas pas me laisser rentrer à pied, toute seule, dans mon état. Il doit bien y avoir...

Elle compta sur ses doigts.

— Dix ou douze kilomètres jusqu'à la maison.

Simon siffla.

— Où est le type malchanceux qui t'a amenée jusqu'ici et que tu as planté ?

— Je suis venue en stop.

Simon feignit de ne pas la croire. Émilie fourra les mains dans ses poches d'un air boudeur et baissa le regard sur sa jambe boiteuse. Simon comprit le message.

Il dit :

— Qu'est-ce qu'on attend pour y aller ?

Émilie applaudit des deux mains.

Dix minutes plus tard, la Fiat Passat de Simon dessinait des zigzags sur une route secondaire, en pleine forêt de pins. Vitres baissées, odeur de résine, aucune autre musique que le bruit du vent qui s'engouffrait dans l'habitacle et les éclats de rire d'Émilie.

Simon tenait le volant d'une main. Il était bien trop occupé à relâcher Émilie pour se concentrer sur la conduite. Ses poses lascives laissaient entrevoir que la nuit ne faisait que commencer.

Elle demanda :

— Tu me trouves belle ?

Simon la dévisagea d'un air effaré comme si la question n'avait aucun sens. Il tendit le bras et effleura sa cuisse du doigt.

Émilie gloussa.

*

Simon entendit les aboiements bien avant d'arriver au chenil.

Après une longue ligne droite, la route opéra un virage serré vers le nord et s'enfonça dans une pinède. Le portail apparut cent mètres plus loin. Il était en partie masqué par une haie de thuyas que colonisaient des ronces et du lierre. Simon arrêta la Fiat sous un écriteau indiquant *Élevage canin Amorena*, suivi d'un numéro de téléphone peint à la main. Il laissa tourner le moteur pour que la ventilation continue de fonctionner.

Il sortit un mouchoir de la poche de sa veste, s'épongea la nuque et se retourna vers Émilie.

— Tu bosses là ?

Elle acquiesça. Simon prit deux Camel et lui en proposa une. Il désigna le chenil.

— C'est à toi ?

Émilie se pencha vers lui pour qu'il allume sa cigarette.

— Je ne suis qu'une employée.

— C'est là que tu crèches ?

Elle prit la pose.

— Je suis une employée modèle, monsieur Mystère.

Simon rit à son tour et tira sur sa Camel. Émilie fit tinter ses clefs.

— Il fait une chaleur à crever.

Elle ramassa son sac, sortit de la voiture pour aller ouvrir et lui fit signe de se tenir prêt à entrer. Simon jeta un œil à l'horloge du tableau de bord. Il embauchait dans moins de trois heures, ce qui ne voulait dire qu'une seule chose : nuit blanche. Il pensa au tracteur forestier qui l'attendait chez son patron et à la longue journée d'élagage qui suivrait. Maintenant qu'il était là, il réalisait à quel point c'était stupide. Il n'avait pas assez bu.

Il s'essuya le front, s'accouda à la portière et sortit la tête.

— Je dois aller dormir.

— Ne raconte pas de conneries.

Émilie lui tourna le dos. Le mécanisme d'ouverture automatique du portail s'enclencha et le chenil s'illumina comme par magie. Simon débraya et s'engagea dans l'allée.

Des hurlements et des grondements sourds montaient d'une trentaine de cages disposées en arc de cercle autour d'un hangar en tôle. En journée, l'endroit devait virer à la fournaise. Simon suivit Émilie. Il contourna le bâtiment au ralenti, ignorant les aboiements surexcités qui accompagnaient sa venue et se gara face à un mobil-home. Émilie déverrouilla la porte et se retourna. Dans la lumière des phares, elle dégageait quelque chose de surnaturel. Elle regarda longuement dans sa direction, un sourire indéfinissable aux lèvres.

Un bric-à-brac de cartons et de canettes de bière vides s'entassait sur des palettes qui faisaient office de terrasse. Des chaises pliantes en bois à la peinture défraîchie rassemblées autour d'un poste radio juché au sommet d'une bobine de câble électrique reconvertie en table-basse complétaient le tableau.

Simon s'extirpa de la voiture en tirant sur sa cigarette. Il aperçut une fourgonnette. Sur son flanc, le nom et les coordonnées du chenil en lettres capitales. L'un des pneus avant était à plat. Un bâtard de petite taille, sorte de mélange entre un Parson Russell terrier et un Braque à poil dur, surgit de nulle part et se mit à lui mordiller le bas du pantalon en remuant de la queue. Simon se pencha pour lui passer la main sur le crâne. L'animal se roula sur le dos pour que les caresses se prolongent.

Simon demanda :

— Il n'y a personne d'autre ?

En guise de réponse, Émilie fit demi-tour, se déhancha de gauche à droite, effleurant ses fesses du bout des doigts, avant de disparaître à l'intérieur. Simon ne perdit pas une miette de son petit manège.

Il pensa : « Après tout, pourquoi pas ! »

Il écrasa son mégot et pénétra à son tour dans le mobil-home.

Un clic-clac sur lequel le bâtard se précipita faisait office de canapé. Une gamelle était posée au pied d'un lavabo débordant de vaisselle sale. Émilie guida Simon en sifflotant vers ce qu'elle appela ses « appartements ». L'ordre qui régnait dans cette partie offrait un contraste saisissant avec le reste du chenil. Une odeur vanillée

entêtante et le ronronnement d'un système de climatisation couvraient presque la puanteur et le vacarme ambiant. Des affiches sous verre des films *Cabaret*, *New-York, New-York* et *West Side Story* étaient placardées sur les murs. Un portrait en noir et blanc de Natalie Wood à vingt ans trônait sur une commode. Un petit coin maquillage avait été aménagé à côté du lavabo. Des photos de qualité représentant Émilie en tenue de danse constellaient le miroir éclairé d'ampoules rouges et or, comme dans les loges de théâtre. Les clichés paraissaient anciens de cinq ou dix ans. Ils donnaient l'impression qu'Émilie avait été une professionnelle se produisant sur les scènes du monde entier. Simon se demanda à quelle occasion ils avaient été pris.

Émilie se laissa tomber sur le lit :

— Tu aimes ?

Simon en détacha un la représentant de profil, dans une robe noire fendue dans le dos.

— Sur celle-là, tu ressembles à Liza Minnelli.

Le visage d'Émilie s'assombrit un bref instant. Elle s'installa en tailleur contre les oreillers.

— C'était il y a longtemps.

Simon n'insista pas. Il remit la photo en place et s'adossa à la porte.

Émilie arbora un sourire énigmatique et retira ses vêtements, lentement, puis elle descendit du lit, se rapprocha de lui. Simon défaillit. Son champ de vision se réduisit. À présent, il ne pensait plus à rien, hypnotisé par la prothèse qui tenait lieu de jambe gauche à Émilie. Il tendit la main pour la toucher mais au

dernier moment, Émilie claqua des doigts pour qu'il détourne son attention.

Elle se rapprocha, attrapa la main de Simon et la plaqua contre l'un de ses seins.

— Je suis une bonne danseuse, n'est-ce pas ?

Il essaya de se détacher d'elle, mais elle se frotta contre lui.

— Tu as vu ce soir l'effet que je produis sur les hommes et les femmes, pas vrai ?

Il capitula :

— J'ai vu.

Émilie éclata de rire. Elle se mit ensuite sur la pointe des pieds. D'un geste autoritaire, elle s'appuya sur les épaules de Simon et le contraignit à s'agenouiller. Une fois la tête du colosse située au niveau de son ventre, elle saisit ses poignets et guida ses mains avec précaution sur sa prothèse, puis les fit remonter lentement jusqu'à la jonction avec sa cuisse. Simon se laissa guider, les doigts fébriles au contact du plastique et de la peau. Son souffle était court, son visage, à quelques centimètres du sexe d'Émilie. Il se débarrassa de sa chemise et reprit sa respiration. Dehors, les chiens hurlaient à la mort. Les mains d'Émilie tremblaient. Simon mit ça sur le compte de la tension sexuelle. Ce fut sa première erreur de jugement.

Tout se passa très vite.

Émilie recula d'un mouvement du bassin, plongea la main dans le fatras d'oreillers qui jonchait la tête de lit et brandit un revolver qu'elle braqua sur la poitrine de Simon.

Sa voix était claire et glacée :

— Tu n'iras pas travailler, aujourd'hui, Simon Diez.

— Comment connais-tu mon nom ?

Émilie le fixa sans répondre. Elle pensa : bonne question, deuxième erreur. Simon reconnut alors l'arme et ouvrit grand les yeux.

— Et où as-tu eu ce flingue ?

Il descendit lentement du lit, prêt à bondir vers la sortie.

Émilie dit :

— Tu restes là.

Puis elle lui tira une balle dans la jambe gauche.

Simon trébucha et s'effondra de tout son long sur le lino.

Sa jambe pissait le sang.

Émilie mesura sur-le-champ les conséquences de son geste. Elle se souvint des semaines de filature, des repérages minutieux et des préparatifs. Elle n'avait rien laissé au hasard. Tout ce temps, elle s'était repassé la scène des dizaines de fois, mais jamais elle n'avait imaginé que tout serait aussi net.

Comme au cinéma : arrêt sur image, fondu enchaîné et ralenti. Le cerveau d'Émilie opéra une sélection de façon automatique.

Elle occulta certains détails parasites. Elle n'entendit ni les cris de Simon ni les aboiements des chiens. Elle décortiqua chaque plan de la scène dans sa superproduction mentale. Elle vit le sang gicler. Elle perçut le craquement sec du bois quand la balle traversa la cuisse et alla se ficher dans le montant du lit. La jambe fléchit, l'homme perdit l'équilibre, ses yeux s'écarrillèrent. Il essaya de se rattraper, sa main ne rencontra que le vide et il tomba lourdement. Sa chute produisit un son mat, il entraîna des babioles qui encombraient la table

de nuit et s'éparpillèrent autour de lui. La lampe de chevet glissa et roula sur elle-même jusqu'à ce que le fil électrique interrompe sa course. L'ampoule percuta la cloison et se brisa.

Les mains d'Émilie tremblaient quand elle refit surface. Simon se tenait la jambe en la suppliant de le laisser s'en aller. Elle l'écouta d'une oreille distraite. Elle savait ce qu'elle avait à faire.

Elle recula de deux pas pour se mettre hors de portée de Simon, au cas où il se ruerait sur elle. Ses mouvements étaient précis.

Elle dit :

— Relève-toi !

Une lueur de panique s'alluma dans les yeux du blessé. Émilie avisa l'une de ses béquilles suspendues à une patère et la lança dans sa direction. Simon envisagea une seconde de s'en servir comme d'une arme. Le canon du revolver pointé sur lui disait exactement le contraire.

Émilie cracha :

— N'y pense même pas.

Simon se redressa en serrant les dents. Des éclats de verre crissèrent sous ses chaussures.

Il supplia :

— Tu es en train de faire une grosse connerie.

— Avance !

— Ce flingue est à moi. Rends-le-moi et laisse-moi partir.

Elle visa sa jambe droite. Elle mima le geste de tirer. Le calme qu'elle affichait parlait pour elle. Simon se

figea et blêmit. Émilie lui désigna la porte du menton. Elle s'écarta pour le laisser passer.

— Allez !

Cette fois-ci, Simon ne protesta pas. Il boita jusqu'à l'entrée. Une fois sur la terrasse, il ne pensait déjà plus qu'à la douleur qui irradiait sa jambe.

Émilie vit la traînée de sang qui s'écoulait de sa plaie. Pour elle, c'était le moment idéal : elle misait sur le fait qu'il ne tenterait rien de désespéré dans cet état-là et lui obéirait au doigt et à l'œil – elle avait prévu de lui tirer une nouvelle fois dessus, si jamais il craquait.

Les pensionnaires du chenil jappaient et aboyaient à l'envi. Ils lui offrirent un concert de décibels joyeux. Ils ne pouvaient pas lui proposer de plus belle couverture sonore. Mieux encore : la première maison habitée se trouvait à deux kilomètres au nord. En plein hiver, les forêts alentour grouillaient de chasseurs, mais l'été, les pinèdes étaient quasi désertes. Simon pouvait crier tout son saoul, personne ne l'entendrait. C'était prévu.

Émilie se déporta sur la gauche et fit signe à Simon de la suivre. Ils traversèrent la cour comme les deux éclopés qu'ils étaient. Cette pensée la fit sourire. Elle le maintint en joue à une distance respectable d'environ cinq mètres jusqu'à un hangar secondaire.

Là, elle leva la main.

— Stop !

Simon s'immobilisa avec un temps de retard et pivota vers elle. Il grelottait, malgré la chaleur.

Il dit :

— Ne fais pas ça.

— On y est presque, répondit Émilie.

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en juillet 2016
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.

61250 Lonrai

N° d'édition : L.01ELON000156N001

Dépôt légal : août 2016